

Jean-François Clervoy : « L'humanité devra, un jour, apprendre à vivre ailleurs »

Par Propos recueillis par Malo Tresca, le 22/4/2021 à 06h43

Alors que Thomas Pesquet doit rejoindre, vendredi 23 avril, la Station spatiale internationale (ISS), l'astronaute Jean-François Clervoy revient sur les trois vols spatiaux qu'il a effectués entre 1994 et 1999. Une expérience hors du commun, qui a ouvert chez lui de profondes réflexions sur la Création, le divin, ou l'avenir de l'homme dans l'Univers.



La Croix : Vous aviez déjà accompagné, depuis la France, la première mission de Thomas Pesquet dans la Station spatiale internationale (ISS), entre 2016 et mai 2017. Comment vit-on une telle aventure à distance ?

Jean-François Clervoy : Juste avant de partir, Thomas Pesquet était en quarantaine, très concentré. Au moment du départ, l'astronaute fait finalement ce pour quoi il s'est préparé depuis des mois, parfois des années : il sait que ce jour-là, à cette heure-là, il aura à mettre sa combinaison, à tester sa communication, à refaire les gestes répétés dans le simulateur.

? À LIRE. Thomas Pesquet, le jour où « je suis sorti dans l'espace »

Il est excité au fond de lui-même, mais surtout concentré, car c'est pendant la montée qu'il ne faut pas faire d'erreur. C'est alors très dynamique. Si on pouvait convertir en puissance électrique celle, mécanique, développée par les moteurs de la fusée, on pourrait alimenter quasiment la France entière en électricité. Moi qui ai été huit fois spectateur de départs de collègues, j'en ai chaque fois eu les larmes aux yeux. Je n'ai alors rien d'autre à faire que de me laisser émouvoir par ce spectacle lumineux, bruyant, vibrant.

A-t-on peur pour ceux qui repartent ?

J.-F. C. : On a conscience du risque, qui est d'environ 1 % de probabilité de perdre la vie dans une mission spatiale. Dans les métiers en environnement hostile, comme l'espace, il faut des professionnels qui savent exactement ce qu'ils encourent. Courts-circuits, fuites de carburant, manche de pilotage qui ne répond plus... Pendant l'entraînement, nous sommes formatés pour résoudre des problèmes : 70 % de notre temps consiste à nous entraîner sur des cas de panne, en nous construisant inconsciemment la conviction que l'on pourra s'en sortir quoi qu'il arrive.

Vous-même, vous avez effectué trois missions dans l'espace. Comment accepte-t-on de s'arracher à la terre ?

J.-F. C. : Fils d'un pilote de chasse, je rêvais, enfant, d'aller dans l'espace pour l'apesanteur, pour voir la Terre de loin. J'avais 11 ans lorsque les premières missions Apollo sont arrivées sur la Lune. Pendant mes études d'ingénieur, j'ai ensuite été fasciné par la capacité de l'humain à inventer, concevoir, fabriquer des machines envoyées parfois à des milliards de kilomètres.

Thomas Pesquet s'envolera avec SpaceX pour une seconde mission dans l'espace

Je pense que les astronautes sont, quelque part, des aventuriers. Comme le disait le fameux capitaine Kirk de *Star Trek* – mon grand héros ! –, notre mission est d'aller là où nous ne sommes jamais allés. L'exploration spatiale répond à un instinct de curiosité, à une volonté de l'homme d'augmenter ses connaissances. L'astronaute a envie de contribuer à l'une des plus nobles quêtes de l'humanité : celle du savoir. Il sait aussi qu'il va vivre, dans l'espace, des moments hallucinants de sensations et d'émotions.

Que ressent-on au décollage ? Est-ce angoissant, euphorisant ?

J.-F. C. : C'est beaucoup moins physique que ce que l'on peut imaginer. Nos bras sont très lourds, on a du mal à atteindre les interrupteurs, mais tout le monde pourrait le supporter. Psychologiquement, en revanche, nous savons que nous partons faire quelque chose de dingue, en atteignant très vite la vitesse de 28 000 km/h. Le moment où l'on commence à monter est extrêmement fort. Au bout de deux minutes, on se retrouve au-dessus de l'atmosphère. Le ciel est noir, même en plein jour. Au bout de huit minutes et demie, on est en orbite pour toujours. Et là, on regarde par le hublot : la Terre est magnifique, belle à en pleurer.

Et à l'atterrissage, lorsque le corps se réinvestit de sa pesanteur ?

J.-F. C. : Le retour est relativement pénible parce que l'oreille interne a été déboussolée. On se sent très lourd : moi, j'avais l'impression de peser cent fois mon poids. Dans l'espace, on en arrive à oublier qu'on a un corps. On est une conscience flottante. Au retour, vous vous sentez donc très maladroit, pataud, nauséux. Vous n'avez pas envie de repartir tout de suite, et vous avez perdu l'habitude de vivre sur Terre. Mais la pression s'évapore enfin, c'est un soulagement. Et vous êtes envahi par la fierté d'avoir rempli votre mission avec succès.

Comment vit-on la solitude en orbite ?

J.-F. C. : Nous sommes en milieu fermé, étanche. Dehors, c'est le vide. Personne ne peut nous apporter de l'aide physique tout de suite. Mais nous sommes en lien radio quasiment constant, avec les experts au sol, et nous pouvons appeler nos familles. La solitude se ressentirait davantage si le vaisseau était loin de la Terre, comme sur Mars.

Vous dites que « si tous les Terriens allaient dans l'espace, la planète ferait l'objet de tous leurs soins »...

J.-F. C. : Votre regard porte, là-bas, à peu près à 2 500 kilomètres à la ronde. Vous effectuez quotidiennement 16 tours du monde. Toutes les 45 minutes, vous changez d'éclairage jour/nuit, et de saison. C'est très beau, dynamique, sur le fond noir du cosmos. On a alors plein d'émotions. Et, dans un deuxième temps, on ne peut s'empêcher de comparer la planète à un vaisseau spatial, fini, limité en ressources...

Politique spatiale européenne, la conquête de Mars n'est pas pour maintenant

Ces expériences vous ont-elles fait évoluer spirituellement ?

J.-F. C. : Devant un tel spectacle, la question de la Création se pose très fortement. On a l'impression d'assister à une œuvre plus belle que le plus beau tableau peint par le plus grand peintre... La Terre est contrastée, colorée. La vision de l'atmosphère sur sa tranche, extrêmement fine, nous fait prendre conscience de la fragilité de notre vivant. Ces vols m'ont fait me poser de nombreuses questions sur le divin, sur le rôle et la mission de l'humanité. Sans me sentir croyant, j'ai l'intime conviction qu'il y a quelque chose de supérieur, que nous ne sommes pas juste limités à la chair, à la matière, aux lois de la physique.

En 2011 et 2017, les papes Benoît XVI et François se sont entretenus, depuis le Vatican, avec des astronautes de l'ISS pour parler de l'avenir de l'homme dans l'espace. Que vous inspire cette démarche ?

J.-F. C : Dans l'histoire, la science a souvent progressé grâce au religieux. C'est un moine belge qui a développé la théorie du big bang. On peut aussi rappeler cette anecdote du grand astrophysicien Stephen Hawking, qui avait dit à Jean-Paul II : « *Après le big bang, je veux bien que ce soit vous qui ayez des réponses, mais avant, c'est notre affaire !* » Je pense que nous ne devrions pas dissocier les sciences, l'art et la religion. Sans empiéter sur les plates-bandes des autres, c'est très important qu'ils restent ouverts aux discussions, aux raisonnements de chacun.

? PODCAST. Jean-François Clervoy : « Dans l'espace, on se pose forcément des questions sur la Création »

La société est-elle prête à envisager de vivre et mourir sur une autre planète ?

J.-F. C. : Je pense que le destin de l'humanité est, d'un jour, apprendre à vivre ailleurs. À commencer par Mars, même si ce sera en atmosphère artificielle. Dans près de quatre milliards d'années, la Terre deviendra inhabitable. Nous avons la chance d'avoir une intelligence nous rendant capables d'aller ailleurs. Il faudra maîtriser les replis de l'espace-temps pour y voyager, sans avoir besoin d'une débauche d'énergie. Nous en sommes loin encore. Mais, entre l'imagination et les lois de la physique, nous pouvons penser le voyage interstellaire. Pas demain, ni après-demain. Même pas durant ce siècle, mais il n'y a pas de raison de s'interdire de l'imaginer dans l'histoire de l'humanité...

Vétéran de trois missions spatiales

Formation. Né en 1958 en Moselle, Jean-François Clervoy a obtenu son titre d'ingénieur de l'École polytechnique en 1981, avant d'être diplômé de Sup Aéro. Sélectionné comme astronaute par la France en 1985, il a suivi une formation à la Cité des étoiles en Russie, et intégré en 1992 le corps des astronautes de l'Agence spatiale européenne (ESA).

Vols spatiaux. En 1994 et 1997, il a participé à deux vols à bord de la navette *Atlantis*, ainsi qu'un troisième en 1999, consacré à la réparation en orbite du télescope Hubble (1), à bord de la navette Discovery. En tout, il a passé 675 heures dans l'espace.

Aujourd'hui. Retraité du corps des astronautes européens depuis 2018, il est président d'honneur de la société Novespace, conférencier et consultant expert.

Propos recueillis par Malo Tresca

(1) Lire Histoire(s) d'Espace : Mission vers Hubble, Jacob-Duvernet, 2009.